

L'idéal démocratique des Patriotes de 1837-1838

par Christian Cloutier

Le 20 juillet 1861, j'étais présent à Manassas en Virginie. À ce moment, j'occupais un poste de lieutenant dans l'armée de l'Union. Le lendemain, nous traverserions la rivière Bull Run pour combattre les forces Confédérées. N'ayant jamais participé à une bataille, plusieurs de mes hommes étaient inquiets. L'inquiétude était grande parmi les soldats et la fraîcheur de cette soirée qui pénétrait à travers leurs uniformes les rendait encore plus tendus. Lieutenant Lepage, pourquoi ne conteriez vous pas quelques-uns de vos exploits à ces jeunes recrues pour les détendre, qu'ils sachent aux côtés de quel vétéran ils combattent, me dit le colonel qui passait par là. Le jeune soldat Grant assis à côté de moi se retourna et me demanda : "Est-ce vrai lieutenant, vous avez déjà combattu dans une guerre?" D'un signe de la tête j'acquiesçai à sa question et commençai ainsi le récit de mes luttes pour la liberté et la démocratie dans le territoire aujourd'hui nommé la province du Canada-Uni.

À l'époque, le Canada était séparé en deux provinces distinctes. Le Haut-Canada et le Bas-Canada. Chacune de ses provinces possédait une Assemblée législative élue ainsi qu'un conseil législatif et un conseil exécutif nommé par le gouverneur général qui était le représentant de sa majesté dans la colonie. Bien que l'Assemblée législative avait le pouvoir de proposer des lois, le gouverneur général maintenait le vrai pouvoir car il décidait ou non d'adopter les lois. Il en était ainsi depuis l'Acte de Québec en 1774. Le Haut-Canada était une province majoritairement anglophone, peuplé par des descendants des loyalistes américains qui avaient fui les forces révolutionnaires américaines ainsi que par de nouveaux colons britanniques. Le Bas-Canada quand à lui était un vestige de la Nouvelle-France. Peuplé d'anciens colons français qui n'avaient pas perdus l'usage de leur langue, de leur religion ni de leurs sentiments d'appartenance à une culture différente, ceux-ci possédaient toujours le droit civil français, mais n'avaient de choix de se soumettre au droit criminel anglais.

C'est dans une telle colonie que j'ai grandi. Cependant, à cette époque j'étais loin de m'intéresser à la politique. Je vivais à St-Charles où je travaillais sur la ferme familiale avec

tout le reste de ma famille. Durant l'hiver, moi et mon ami Bryan O'Connor avions pour habitude d'aller couper du bois dans le nord pour une des nombreuses compagnies forestières qui y exploitait l'industrie. Bryan était Irlandais d'origine. En Europe, il avait reçu une éducation convenable et il avait même appris à parler français. Bien qu'étant dans une bonne situation en Irlande, Il s'était laissé attirer par son intérêt pour l'aventure et il avait décidé de venir au Canada. Il avait immigré quelques années auparavant à cause des projets d'immigration du gouvernement britannique dans ses colonies. Une série d'évènements l'emmenèrent à St-Charles où il s'installa. Il m'enseignait des choses sur l'anglais, l'Europe et tout ce qui pouvait intéresser un jeune homme tel que moi qui n'avait jamais réellement quitté son pays. Ce qui suscitait particulièrement un grand intérêt chez moi était quand il me parlait du parlementarisme britannique. Ce fut en fait ce qui me donna une passion face à la politique. J'imaginai déjà le Bas-Canada comme étant un pays qui serait gouverner par les décisions du peuple. Des gens élus par la plèbe plutôt qu'un groupe de conseillers sélectionnés par un représentant de sa majesté. Il semblerait que cette pensée avait déjà fait son chemin jusqu'à l'Assemblée Législative car, en 1834, Louis Joseph Papineau, le chef du parti patriote, fit rédiger un document comportant 92 résolutions qui représentaient tout le mécontentement canadien-français face aux autorités britanniques mais aussi le désir d'obtenir la responsabilité ministérielle, le droit de l'Assemblée de gérer le budget, le désir que le Conseil Législatif soit élu, ainsi que plusieurs autres demandes favorisant les Canadiens et rendant plus de pouvoir à la colonie. Ces résolutions furent donc acheminés à Londres. John Russel, le ministre de l'intérieur britannique, répondit à ses demandes en 1837 par 10 résolutions qui rejetaient celles des patriotes et donnaient même le droit au Conseil Exécutif de gérer le budget en passant outre l'Assemblée.

Ces résolutions inacceptables auront un impacte important sur la population du Haut-Canada et du Bas-Canada. Dans les deux provinces, certains affirmeront qu'il est temps de répliquer par la force à cet affront. D'autres affirmeront que de se révolter contre les autorités britannique était inconcevable et ils diront qu'il valait mieux réessayer par la voie politique. Une série d'assemblés fut lancé par les membres du parti patriote afin de protester contre les résolutions Russel. J'eus la chance d'assister à l'une d'entre elle à St-Charles. L'assemblée regroupait des gens de six comtés différents qui s'étaient déplacés afin d'entendre des gens tel Louis-Joseph Papineau. Quand il s'avança sur l'estrade, des acclamations de toute la foule se firent entendre. D'un ton convaincu et grâce à ses talents de grand orateur, Papineau affirmait que nous devons continuer le combat pour le droit constitutionnel par un boycott de tout les produits britanniques. Il avait la prestance d'un

grand homme et ses mots, choisis à la perfection, venaient directement nous chercher au plus profond de nous. "Les solutions qu'il nous propose sont raisonnables, Londres devra certainement réviser son point de vu si nous boycottons tous les produits britanniques" me dit Bryan. La population semblait en accord avec Papineau jusqu'à ce que Wolfred Nelson et Cyrille Côté, deux autres membres du parti patriote, se laissent emporter par l'enthousiasme de la foule et scandent des propos en faveur de la révolte armée. "Je prétend que le temps est arrivé de faire fondre nos plats et nos cuillères en étain pour en faire des balles!" nous dit Nelson d'un ton fort et convaincant. Les débats continuèrent ainsi. À la fin de l'assemblée nous votâmes des résolutions affirmant nos droits ainsi que notre soutien envers un groupes de jeunes patriotes de Montréal nommé "Les Fils de la Liberté". Naturellement, nous refusions aussi d'apporter notre soutien au Conseil exécutif du Canada. Je doit dire que ce qui me surpris le plus était que aucune des résolutions votées à cette assemblée n'encourageait l'usage de la force.

Il se faisait tard et le morale des soldats n'avait pas réellement été remonté. Afin de nous réchauffer un peu mais surtout pour nous donner un peu de lumière nous avons allumés des feux et nous nous sommes assis autour. "Vous n'avez donc pas combattu. Vous avez seulement boycotté des produits britanniques, ce n'est pas vraiment une guerre" me dit Grant. "Venez en donc directement à la partie importante" me dit le colonel qui avait tout écouté depuis le début et qui semblait lui aussi avoir besoin d'un peu d'encouragement tout comme ses soldats. La partie importante, elle est présente partout dans ce que je raconte cette fameuse partie importante. Une lutte pour la justice n'est-t-elle pas la meilleure cause pour laquelle on puisse combattre? Malgré tout, je comprenait ce que le colonel voulait dire. Je me retournait vers Grant et lui dit: "Non Grant, nous n'avons pu nous contenter de boycotter les produits britanniques car ceux-ci nous forcèrent à répliquer par la force."

Le 6 novembre, dans les rues même de Montréal, se produisirent des escarmouches entre le fameux groupe des Fils de la Liberté et le Doric Club. Le Doric Club était un groupe de loyalistes qui s'étaient unis face à la "menace patriote". Trois semaines après l'assemblée à St-Charles, plusieurs des chefs patriotes sont reconnus comme étant des ennemis du gouvernement et les autorités obtiennent donc un mandat d'arrêt contre eux. Ayant reconnu en eux de réels chefs, la population dans la région de Montréal ne perd pas de temps à les rejoindre dans ce qui est déjà considéré comme une rébellion. Moi même ainsi que mon ami Bryan, nous rejoignîmes Les forces de Wolfred Nelson à St-Denis. De là, nous en avons

appris beaucoup sur la situation actuelle de la rébellion. Nous possédions 4000 hommes. Nos forces étaient majoritairement répartis dans la région de Montréal mais nous avions aussi des hommes au Haut-Canada qui y considéraient eux-aussi cette révolte comme la chance d'obtenir la responsabilité ministérielle. Le général Colborne quand à lui possédait 33000 soldats sous son commandement. Nous étions mal équipé et mal entraînés, cependant nous étions tous unis face à l'armée britannique. Unis par un but, un rêve que nous partagions tous au plus profond de nous. L'espoir d'un jour pouvoir dire que nous vivions dans une démocratie juste et canadienne. Et bien que le clergé encourageait la population à ne pas nous suivre dans la révolte (ce qui eu un effet terrible car ce fut une des causes majeure du refus de la population dans la région de Québec de se joindre à nous), de peur de perdre leur pouvoir si difficilement regagner, J'avais tout de même la persuasion que Dieu nous aiderai dans notre lutte pour la responsabilité ministérielle. Le 23 novembre 1837 fut mon premier affrontement face aux britanniques. Nous étions sous le commandement de Wolfred Nelson à St-Denis. En tout, 200 miliciens aidés par la population locale face à un détachement britannique mené par Charles Stephen Gore. 300 britanniques nous faisaient face et avançaient vers nous. Quand j'entendis le son de leurs tambours ainsi que quand je vu leur pas cadencé, je ne pus m'empêcher d'avoir un frisson. en me retournant vers Bryan, celui-ci me dit: " Ne te laisse pas intimider par ça, cela leur ferait bien trop plaisir". un sourire me vint alors aux lèvres et je me retournait ver l'ennemi déjà plus confiant. Au fur et à mesure que les tambours se rapprochaient, leur son retentissait de plus en plus en moi. Je pouvais sentir le résonnement des tambours qui faisait trembler mon esprit. Je choisi donc ma cible avec attention. J'avais un des joueurs de tambour en joue. Peut importe que celui-ci ne soit pas armé, se sont me terrifiait à présent bien plus que n'importe quel fusil. "FEU!!!" cria alors Nelson. Comme un geste des plus banals, j'appuyait sur la gâchette et je regardait le joueur de tambour tomber face contre terre. Toute mon inquiétude me quitta donc d'un seul coup, je compris ce que j'avais à faire et je commençait à recharger mon arme. Tout en rechargeant, j'aperçu Charles Stephen Gore levé sont épée, puis il cria "FIRE!!". Un nuage de fumé sorti des mousquets britanniques et virent s'abattre sur nous. Je ne saurai dire combien de temps dura la bataille, quand les troupes britanniques battirent en retraites nous étions victorieux. 12 de nos hommes étaient morts et 7 autres gémissaient à cause de leurs blessures. Les anglais quand à eux avaient perdu 6 hommes et avaient dénombrés 10 blessés. Heureux de notre victoire, moi et Bryan revinrent à St-Charles le lendemain. En arrivant, nous vîmes les miliciens de Thomas Storrow Brown préparer des barricades autour du manoir seigneurial. L'arrivée de héros de la bataille de St-Denis ne fit que leur donner plus de courage. 250 patriotes étaient prêts à combattre. La populace entière nous avait aidé à nous préparer. Des femmes avaient coulé des balles, des vieillards et des enfants avaient

aidé à la construction des barricades et auraient probablement bien aimé participer à la bataille. Nelson alla rejoindre Papineau qui était présent. Puis, Robert Chevalier, mon voisin arriva en toute hâte en criant "Le colonel Wetherall arrive de Fort Chambly!! Il a environ 400 hommes et il emporte même deux canons!!". Nous passâmes la nuit dans une atmosphère similaire à celle de celle de cette nuit sur les rives de la rivière Bull Run. Cependant ce n'était pas moi mais Papineau qui rappela à ses soldats, ce soir là, la cause pour laquelle il combattait. Avec des arguments tous aussi convaincants que ceux qu'il dit lors de l'assemblée des six-comptés, il rappela aux hommes l'idéal politique que nous devons désormais atteindre grâce à nos mousquets. Quel est l'utilité d'une assemblée si les lois qu'elle propose peuvent être soumises à un veto de la part de l'exécutif? C'est aux Canadiens de gouverner leur pays et pas aux représentants de la reine en Amérique. Si les britanniques nous refusaient la démocratie alors ce serait les mousquets qui nous l'accorderaient. Ses mots au cœur, nous défendîmes les barricades comme nous le pouvions. Malgré tout nos efforts, nous ne fûmes pas aptes à conserver notre position. Quand la bataille fut finie, 150 de nos patriotes étaient morts pour 3 soldats britanniques. Papineau, Nelson ainsi que plusieurs autres patriotes fuyaient déjà vers les États-Unis, d'autres avaient été capturés et furent emprisonnés à Montréal. Quand à moi j'avais fui avec Robert Chevalier et quelques autres patriotes. Bryan quand à lui avait eu la malchance de recevoir un obus de canon lors de l'assaut. Ce fut ma dernière bataille face aux britanniques. Nous avons fui vers Québec. Le 14 décembre 70 patriotes furent tués et 120 furent capturés à la bataille de St-Eustache. Le Général Colborne en personne avait mené 1280 soldats, 220 volontaires et 6 canons contre les patriotes qui avaient valeureusement défendus l'église, le couvent et le presbytère.

En 1838, Robert Nelson tenta une invasion du Bas-Canada avec 700 patriotes. Réfugiés au Vermont, les patriotes nommèrent Nelson Président de la République du Bas-Canada. Nelson proclama que la république sera indépendante et elle n'aura aucun lien avec les autorités britanniques. Il présente aussi plusieurs idées révolutionnaires et juste tel la séparation de l'Église et de l'État, l'égalité des langues française et anglaise. Il proclama aussi l'abolition du régime seigneurial ainsi que des droits égaux pour les blancs comme pour les autochtones. Apprenant cela, je me suis rendu aux États-Unis afin de rejoindre les forces du "président" Nelson. Cependant le président américain avait cédé aux pressions du gouvernement britannique et avait refusé de continuer d'offrir asile aux rebelles. Nelson eut à se rendre à la frontière où il fut arrêté puis jugé en cour. Après un procès il fut cependant relâché.

Après cet échec, j'ai compris que nous n'avions pas assez de partisans de notre côté et j'ai donc décidé de m'installer aux États-Unis. Nelson tentera une autre invasion qui se résultera encore par un échec. Nous avons échoués. Un nouveau gouverneur nommé John George Lambton, comte de Durham, sera envoyé par la reine. Durham écrira un rapport sur les causes des rebellions. Dans celui-ci, il nous décrira comme étant un peuple inférieur qui devrait être assimilé au plus vite. C'est pourquoi il proposera une union du Haut-Canada et du Bas-Canada. Cependant, il demandera aussi la présence d'un gouvernement responsable. Finalement, nous aurons obtenus ce que nous voulions, et ce même dans la défaite. Il est cependant réellement dommage de voir que du sang canadien et anglais aura eu à être versé pour que Londres accepte d'accorder à sa colonie une certaine responsabilité gouvernementale. Quelques patriotes qui furent capturés seront exécutés tel le Chevalier de Lorimier. D'autres seront exilés dans d'autres provinces britannique tel l'Australie. Certains seront simplement libérés. Plusieurs chefs patriotes tel Louis-Joseph Papineau seront pardonné. Celui-ci sera même réélu entant que député dans le nouveau parlement du Canada-Uni. Bien qu'il ne verra pas le Bas-Canada devenir indépendant, il aura au moins le plaisir de voir un Canada possédant un pouvoir démocratique assez élevé.

Ensuite, je me suis joint à l'armée de l'Union. ayant combattu dans les rébellions du Haut-Canada et du Bas-Canada et pouvant parler anglais grâce à mon ami Bryan qui m'avait enseigné, je fut assigné au poste de Lieutenant. Et je me trouvai à présent dans l'attente d'une bataille avec des américains qui s'appêtaient à combattre d'autres américains le lendemain. "Vous avez quand même perdu la révolte, ce n'est pas très encourageant." me dit un soldat dont le nom m'échappe. Je leur répondis donc que non, nous n'avions pas perdu. Car, malgré le fait que nous avons été vaincus militairement face à des forces bien plus nombreuses et mieux armées que nous, nous sommes tout de même restés unis par le désir de défendre nos principes. Notre volonté d'un gouvernement responsable nous avait donné le courage de faire face à une des meilleures armés du monde et ce malgré notre sous-nombre et nos armes vétusques. Nous avons prouvé encore une fois que les patriotes canadiens sont prêt à tout pour défendre leur droit et leur culture et c'est cela l'important. Je conclus en leur disant "Quand nous avons une cause telle la votre pour laquelle combattre, il est impossible de perdre courage. Les confédérés peuvent gagner des batailles, mais ils ne peuvent détruire vos idéaux et c'est pour eux que vous devez vous battre." Que l'on se souviennne dans les années futures que des hommes se sont levés pour leurs principes. Je me souviens.